





**Richard NATTER**

**DÉCOUVERTE  
DU DON**

*Le Magnétisme Curatif*

*Autobiographie*

À ma tendre épouse,  
Et à Robert Perrachon.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

**<Nouvelle Édition>**

**ISBN : 979-10-227-1546-1**

**© Richard Natter Février 2016**

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ancienne édition :

ISBN 978-2-9700633-1-5

*Imprimé en France*

Dépôt légal BNS –Novembre 2008 –

## Préface

*Depuis que le magnétisme existe, il est soumis aux controverses les plus folles. Dans l'imbroglia d'invectives en tous genres, dressant face à face les esprits réfractaires et ceux qui sont investis par cette force mystique, le quidam en perd purement et simplement son latin. Sorciers pour les uns, Bienfaiteurs pour les autres, les partisans des deux bords rivalisent d'ingéniosité, pour soutenir leur point de vue et défendre en toute bonne foi leurs idéologies, discréditant les opposants.*

*C'est un dédale d'invraisemblances, et de propos volontairement démesurés. Chacun des représentants de l'une ou l'autre de ces énergies parallèles, dénonce et accuse, dénigre et agresse. Sans ne se soucier de rien d'autre, que de ses propres intérêts. Qu'est-ce que le magnétisme ?*

*S'il est indispensable à la vie, et circule dans tous les corps, il arrive à certains individus de pouvoir le transmettre. Magie, sorcellerie, utopie ou dérision ? Il s'agit d'un courant réel, avec lequel on peut rééquilibrer une déficience énergétique. Peut-on apprendre à maîtriser et à transmettre le magnétisme ?*

*Trop de spéculateurs m, jouant sur la naïveté d'individus en mal d'émotions fortes, essaient de persuader les esprits crédules de cette possibilité. Je reste convaincu du contraire. Le magnétisme curatif, puisque tel est son nom, ne s'apprend pas, ne se*

*transmet pas, autrement que par le Tout-Puissant, sous forme de DON. Ce roman n'est en aucun cas une méthode nouvelle d'apprentissage du magnétisme. Encore moins un guide. Il n'a pour seule ambition, que traduire ce dont j'ai pris connaissance, au fur et à mesure de mon cheminement sur cette voie sacrée. Mon chemin de vie peut ressembler à beaucoup d'autres. Je n'ai pas non plus — loin de moi cette prétention — le désir plus ou moins dissimulé de convertir qui que ce soit. Encore moins, Dieu merci, le désir encore plus ignoble, de fonder une secte !*

*J'ai appris à connaître et à aimer Le Tout-Puissant, grâce à qui je peux enfin discerner le bien du mal, le vrai du faux. Pour vivre en harmonie, il faut accepter et comprendre les souffrances et les sacrifices, parfois extrêmes, qui nous sont imposés. Au-delà des carcans quotidiens, le plus difficile, c'est d'avoir le courage de se regarder en face.*

*Cette recherche intérieure est de loin le seul obstacle qui, à mon avis, nous empêche d'être nous-mêmes. Admettre ses défauts, c'est aussi et avant tout, reconnaître les valeurs des gens qui nous entourent. C'est à ce prix qu'il est possible de juguler les faiblesses et de faire naître une paix intérieure.*

*Le hasard n'existe pas. Que l'on croie en Dieu ou non, il faut admettre que rien sur cette terre, n'est le fruit de la simple coïncidence. Ce que chacun de nous, un peu trop facilement, a tendance à considérer comme le «Hasard» n'est que l'éclatement de la destinée.*

*Notre chemin de vie nous entraîne souvent sur des chemins rocailleux. Nous nous faisons mal, nous nous insurgons, sans chercher à comprendre. Quand cela nous arrange, le hasard fait bien les choses. Quand tout va de travers, là, nous nous en prenons à tout et à tous, en commençant par Dieu.*

*Puis enfin, le jour arrive où, quittant les sentiers*



battus d'une vie stéréotypée, nous ouvrons grands les yeux. Tout devient limpide et compréhensible. Nous admettons ce qui jusqu'ici, nous apparaissait utopique. Notre hérédité, c'est nous-mêmes qui nous la transmettons, au gré de nos incarnations successives. En arrivant sur terre, nous ignorons notre destin. Nous ne savons pas non plus que notre subconscient contient l'intégralité de ce qu'il nous appartient d'épurer ou plus simplement de comprendre. Autant que notre corps renferme la quantité d'énergie nécessaire, pour accomplir notre mission.

Tout est programmé, décidé, prévu par le Tout-Puissant. Il nous faut donc le sentir, l'analyser et le subir, avant de l'admettre. Ce dernier fardeau levé, et à ce moment-là seulement, il est possible de parler d'harmonie. La vie, offre à cet instant, toutes ses lettres de noblesse. C'est le début de la sagesse ; amour, tolérance, pardon, partage remplacent avantageusement l'égoïsme, le doute, la rancune et la médiocrité.

Mon histoire peut être celle de beaucoup de gens. Je la raconte avec amour. Authentique, elle est avant tout un témoignage. Du premier mot à l'ultime scène, **tout est vrai**. Désolé si d'aventure, quelques faits énoncés peuvent choquer. Elle est dévoilée, non par goût de la provocation, mais avec l'absolu désir d'approfondir et éclaircir par ce biais, une partie de la mission dont je suis investi.

Pour ma femme et moi, après notre première rencontre, l'aventure a débuté en dents de scie. Nul ne peut contrer la volonté divine. Même si j'avais voulu baisser les bras et renoncer, Dieu m'aurait fait comprendre, à sa façon, que nul n'échappe à son destin. Sans m'en rendre compte, je me suis accroché, en dépit de l'adversité. Après avoir connu ma petite Françoise à une soirée, j'ai déliré en attendant la

*rencontre suivante, et lutté pour ne pas faiblir. D'étape en étape, j'ai progressivement pris conscience de la valeur et de l'impact de la foi. Sans elle, nous ne parvenons à rien. Ma foi est profonde, mais je ne suis pas «Accroc», au point d'en devenir fanatique. Dieu est mon Ami, mon Guide, et ne sera jamais là pour m'enlever ma personnalité ni faire de moi son esclave. Le Tout-Puissant a établi, déontologiquement parlant, une règle de conduite.*

*À nous de l'accepter ou de la réfuter, sans avoir besoin du support des doctrines erronées, édictées par les pourvoyeurs de l'hypocrisie. Il est plus facile de parler d'amour et d'égalité, voire d'équité, pour être sûr de plaire, qu'agir dans l'ombre de l'humilité pour aider son prochain. L'efficacité, à tous niveaux, ne rime pas avec excentricité ; encore moins avec popularité !*

\* \*

\*

## CHAPITRE PREMIER

### *«Découverte du Don»*

**À** l'instar de tous les gamins ou presque, dès que j'ai atteint la puberté, je me sentais pousser des ailes. Comme tous les autres, à défaut de volonté personnelle, je voulais connaître l'aventure. Grisé par les récits, attisés par mon imagination, je pensais qu'en fuyant le domicile paternel, j'allais connaître un univers douillet. Si à l'époque, la majorité était à vingt-et-un ans, à peine sorti de l'œuf, je me croyais un homme. Je n'avais pas encore dix-huit ans, et prenais sur moi de prouver au monde entier, que j'étais quelqu'un de bien.

J'avais l'impression d'étouffer, de végéter, dans cet environnement familial quelque peu obsolète à mes yeux. Ivre de légendes, assoiffé de découvertes, je voulais sans doute prouver aux autres, ce que j'ignorais moi-même. Je me croyais un homme, je me sentais apte à franchir les obstacles, érigés par les conventions de l'éthique et de la foi chrétienne. J'ignorais à quelle sauce j'allais être mijoté durant les années suivantes ! Bref, ardent des mille feux de la soif d'indépendance, je partais fièrement sous les drapeaux.

Après avoir devancé l'appel, j'embarquais à bord d'un pétrolier de la «*Royale*». À Tahiti, dépaysement oblige, j'effectuais mon apprentissage sur l'âpreté de la vie. Tout ce qui jusqu'ici me paraissait dérisoire, en ces

quelques mois de galère, a eu raison de moi. Je ne voulais pas capituler.

Orgueilleux avant tout, je n'ai jamais voulu donner l'impression de céder. Tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes. Je suis resté ainsi presque deux ans, seul, loin des miens, pour prendre le temps de mieux analyser le fond des choses. Sortant d'un cocon douillet, je ne m'imaginais pas en m'engageant, quelles étaient les épreuves qu'il fallait surmonter, pour avoir l'impression d'exister ? Ces premiers mois de solitude et de souffrance, ont eu au moins l'avantage, de me faire prendre conscience de mes limites.

J'établissais des comparaisons avec ce que j'avais vécu auparavant. J'avais du mal à le reconnaître, mais dans le fond, je n'étais pas si malheureux que cela. En ce sens, l'isolement aura été bénéfique. J'avais des idées surfaites envers mon pays ? J'en ai mesuré avec émoi, les carences et les lacunes. Pierre par pierre, l'édifice que j'avais érigé s'effondrait. Jour après jour, les méandres de la vie m'ont aidé à prendre conscience des réalités. Mon esprit de patriotisme, mon enthousiasme et mon euphorie en prirent un sérieux coup de vieux. Loin de vouloir «Rempiler», je n'avais qu'une hâte, c'était de rejoindre mes pénates.

\* \*

\*

Ce que je fis quelques mois plus tard. À mon retour en métropole, la vie se chargea de peaufiner mon éducation. Je voulais tout connaître ? Qu'à cela ne tienne. Je n'avais pas vingt ans, quand déjà, je sentais peser sur moi le poids des responsabilités parentales. Je ne connaissais rien de la vie, en dépit de mon passage sous les drapeaux. Jamais, je n'avais connu

ce que les jeunes aujourd'hui, dépensent avec autant de mépris : la joie de vivre. Certes, j'avais eu des aventures. Jamais, au-delà des limites qui m'étaient imposées par mes parents.

Pas de flirt, pas de sortie nocturne, rien, que les dures règles d'une discipline rigoureuse. C'est pour cette raison sans doute, que dans la foulée en quittant l'armée, je m'engageais à corps perdu dans ma vie d'homme. Bien-être éphémère et illusoire en vérité. Sans même avoir le temps de comprendre ce qui se passait, je devenais Papa. Au nom des sacro-saintes lois des «*Principes*», imposées par l'église, pour réparer la faute il me fallait épouser celle que le destin avait placée sur ma route.

Voilà comment, à peine sorti des couches-culottes, je devenais à mon tour un «*Monsieur*», Papa d'une fillette. Hélas, de telles unions dites «*Réparatrices*» ne sont jamais génératrices de bonheur. Quelques mois seulement après avoir convolé en justes noces, un premier divorce étalait devant moi son tapis de douleur. Je n'avais pas encore eu le temps de m'habituer à mon rôle de Papa, pourtant réitéré l'année suivant mon mariage, avec la naissance d'un garçon, que je songeais à me séparer de ma femme. Chacun le sien, nous nous sommes quittés heureusement sans trop de bobos.

Nouvelle vie, nouveaux espoirs. Seul avec ma fille, j'arpentais les chemins sinueux de la vie en solitaire. Je n'avais toujours pas compris ce qui s'était passé. Tout s'était tellement enchaîné et précipité, que je n'avais fait que suivre le mouvement. J'avais encore besoin de téter le sein de ma mère, et je devais me comporter comme un adulte. Tout prenait des proportions démesurées. Ma bonne humeur, ma joie de vivre, s'estompaient graduellement. Plus les jours passaient, plus je réalisais dans quelle galère je m'étais fourré. Je

n'étais plus seul. En réalisant enfin que j'étais Papa, loin de paniquer fort heureusement, je décidais de tout mettre en œuvre pour prouver ce dont j'étais capable. Sans savoir et pour cause, que les premiers messages du Tout-Puissant commençaient à me parvenir ! L'homme enfant que j'étais devait se surpasser. Faisant feu de tout bois, je me montrais digne. Érudant les chimères, loin de baisser les bras, je relevais le défi. Jour après jour, ma fille devenait mon unique espoir.

L'enfant qui en moi, n'avait jamais grandi s'est manifesté plus souvent qu'à son tour. Adulte oui, mais avec un besoin criant d'extérioriser ce qui devait se faire connaître. Ce qui se traduisait le plus souvent, par des comportements aussi juvéniles qu'insensés. Tantôt Papa, tantôt bébé, je cherchais en fait mon équilibre. Dur dans ces conditions, de maîtriser les tourmentes de la vie. Néanmoins, j'accomplissais quotidiennement les tâches inhérentes à mon statut de père célibataire. Pour rien au monde, je n'aurais supporté la moindre critique me concernant. Rien n'est jamais parfait. Je faisais de mon mieux, pour donner une image assez forte de ce qui au fond de mon cœur, était une lacune évidente.

Je jouais les athlètes, les durs, pour mieux dissimuler mes faiblesses. Ma fille avait besoin d'un Papa fort, solide, intouchable et invulnérable. Pour elle, à travers elle, j'exorcisais mes amertumes. En elle, je puisais les ressources nécessaires à l'accomplissement de ce qui était déjà, un véritable sacerdoce. Plus je me sentais faible, plus je compensais mes lacunes par des actions pour les moins démesurées.

Fier, je ne voulais pas donner une impression de faiblesse. Je voulais à tout prix qu'elle soit fière de moi. J'oubliais le principal. Ma vie d'homme ! Sans me poser de question, je fonçais tête baissée. Mon unique objectif était d'assumer mon rôle envers ma fille. Ce qui

m'interdisait d'accorder trop d'importance aux relations physiques, éphémères par définition. Épisodiquement tout de même, j'assumais ma sexualité. Hélas ! Fort de ma cuisante et récente «*Expérience*», je prenais peur et je fuyais, sitôt que la relation prenait une tournure affective. Le destin m'avait placé sur une orbite assez spéciale, ça, j'en étais conscient. De là, à en définir l'orientation, il y avait un monde.

Semaine après semaine, mois après mois, je persistais dans ma façon pour la moins cavalière, d'affronter l'existence. La seule chose qui comptait, c'était le bonheur de ma fille. Belle à croquer, elle était ma fierté. Sans le savoir, Dieu me faisait flirter avec les délices de la dévotion. Que ce soit pour son enfant ou pour une tierce personne, savoir donner son amour et son temps c'est fabuleux.

À l'époque, loin de donner, je prenais, en bon égoïste. Fier des compliments qui m'étaient adressés, à travers ma fille, je jouissais naïvement des vertus lubriques émanant de cet état informel. Je n'ai jamais su, à cette période, faire la différence entre les congratulations relationnelles, et les louanges profondes.

Pour moi, toujours enfant, je naviguais aveuglément sur mon océan de quiétude. Tout le monde il était gentil... Les pièges, qui se dressaient devant moi, étaient bien loin d'occuper mes pensées. J'étais tellement imbu de ma personne, étanche aux conseils, que je défiais la planète entière. Tout baignait dans la félicité. Pourtant, il me fallait de temps à autre, revenir aux dures réalités.

Avec ma profession, j'étais sans cesse soumis aux épreuves les plus invraisemblables. Sapeur-pompier de mon état, je côtoyais chaque jour ou presque, les antipodes de l'humanité. Bons et méchants, riches ou pauvres, beaux ou laids, tout le monde était réduit au

même rang, sitôt que le malheur s'abattait sur eux. C'est de là, je pense, que m'est venu ce besoin de comprendre avant d'agir.

Je le dis maintenant en l'écrivant, avec plus de trente ans d'écart. Quand je vivais tout ça, je ne l'imaginais pas une seconde. En attendant, pour en revenir à mes moutons, je me débattais du mieux que je pouvais. Une chose est certaine, c'est que grâce à mon métier durant cette période, j'ai appris beaucoup.

La souffrance, la mort, la solitude, l'isolement auront été les compagnons avec lesquels j'ai appris à gérer ma vie. L'écoeurement, la révolte, prenaient au fil des jours, racine au fond de mon âme. L'injustice, flagrante et imparable, aggravait un sentiment d'iniquité déjà criant dans mon cœur. Qui pouvait m'entendre ? Moi qui refusais avant tout de communiquer. Je gardais bien trop précieusement au fond de moi les pulsions indignées, pour oser les transmettre à mon entourage. C'était le début de mon sacerdoce.

Plus je rencontrais la misère, plus je m'insurgeais. Plus je me hérissais contre les dogmes et les idéologies, plus je me réduisais à l'état de contestataire. Donc, plus je me renfermais sur moi-même. L'imbroglio était total. Très vite, j'ai appris à mes dépens qu'il est inutile de se braquer contre les forteresses qui nous entourent. À cette époque, sanguin et bouillonnant, je ne le voyais pas de cet œil. Il me fallait approfondir, tout disséquer, analyser, avant de me déterminer. Le manque d'expérience de la vie se faisait gravement ressentir. Je passais sans transition d'une situation à l'autre, sans me poser la moindre question.

Euphorique et enthousiaste, je devenais taciturne et vindicatif. Courtois, affable et prévenant, je pouvais tout aussi bien, devenir rustre et odieux. Quelqu'un ne me plaisait pas ? Sans autre, je lui rentrais dedans. Peu à peu, ma carapace s'est épaissie. La frêle cuirasse s'est



lentement métamorphosée en robuste et inviolable écaille. Lentement mais sûrement, je me laissais emporter dans le tourbillon de l'incertitude. J'étais très loin de pouvoir entendre le moindre message du Tout-Puissant ! Plus les gens autour de moi cherchaient à me tendre la main, plus je fuyais comme un évadé. La raison, la sagesse, n'étaient que des chimères.

Je m'enlisais dans les sables mouvants de l'incertitude, sans avoir la force de m'en rendre compte. D'un côté, je tendais la main, de l'autre, je réfutais toute aide. Je pensais avec conviction, être capable de traverser ce désert. De temps à autre, à bout de souffle, j'échouais sur les bancs de sable d'une oasis. Brune ou blonde, célibataire ou mariée, je ne désirais rien d'autre qu'être cajolé. Je me blottissais dans ces bras inconnus, à la recherche de la tendresse. Plus enfant qu'adulte, je me moquais des préjugés et semblais vouloir défier la terre entière.

Les drames que cela pouvait engendrer ne me venaient même pas à l'esprit. J'étais en paix avec ma conscience, pour moi cela suffisait amplement. D'autant que le plus souvent, avant de m'abandonner aux ivresses des corps, j'éprouvais le besoin de me confier. Parler, pour ne rien dire sans doute, mais avec au fond du cœur, le sentiment d'être écouté. Néanmoins, j'ai toujours été respectueux de mes compagnes. Avant de les inviter à la maison, je mettais les choses au point. Une nuit d'amour ne devait pas aboutir à une pendaison.

Elles étaient libres d'accepter ou refuser, mais n'avaient pas le droit d'espérer autre chose qu'une aventure. Ma fille, mon métier... Mon métier, ma fille... Rien ni personne n'avait le droit de s'intercaler entre ces deux pôles majeurs. Je pensais avoir mon équilibre. À tort ou à raison, je ne voulais rien d'autre. Un flirt de temps en temps, histoire de conserver une

apparence d'homme et rien de plus. À ce petit jeu, on finit par se brûler ; pour un pompier, c'était un comble !

\* \*

\*

Après quelques années de ce périple acharné, je sombrais dans les arcanes de l'amour. Tout du moins, ce que je considérais comme tel. Jeune et belle, écoeurée et révoltée autant que moi, celle qui allait devenir ma seconde femme, allait me faire toucher terre. Désarmé, impuissant, je sombrais peu à peu. Aveuglé par cet avenir prometteur, qui semblait m'ouvrir les portes du bonheur, je capitulais. En quelques jours, elle a eu raison de moi. Ma fille, enjôlée aussi, n'avait de regards que pour elle.

La ravissante sirène, sortant du fond de l'océan de notre désarroi, est venue par enchantement égayer nos journées. Oubliant mes promesses, m'écartant une fois encore devant ma fille, j'ai cédé à la tentation. Très vite, le flirt est devenu union. N'écoutant que la voix de la raison, éludant les propos peu flatteurs dont elle était gratifiée par son père, je décidais de la prendre pour femme. Pour la seconde fois, devant le maire uniquement, j'épousais la «Maman» adoptive de mon enfant. Plus par charité que par amour c'est vrai.

J'étais naïf, encore enfant, la famille s'agrandissait. Jeune et belle, ma seconde épouse était sans cesse l'objet des controverses les plus cinglantes. Malgré le peu d'années qui nous séparaient, tout dans son comportement, mettait en exergue une absence évidente de maturité. Elle était charmante, attentionnée et de surcroît, très optimiste. Sa maladresse, son manque d'expérience, étaient largement compensés par son désir de réussir. C'est là que ses Parents

l'imaginaient incapable. De mon côté, je me contentais de ce qu'elle m'apportait au quotidien. C'est vrai, elle n'avait rien appris chez elle. C'est tout juste si elle savait faire cuire un œuf sur le plat.

Au fond, j'avais deux enfants à mes côtés. Fort de mon expérience acquise, auprès de mes Parents, je ne m'affolais pas outre mesure. Avec du temps et de la patience, on arrive à tout, non ? C'était en tout cas, ce qui motivait ma confiance. Réaliste et pragmatique avant tout, je m'efforçais de ne pas la culpabiliser. À dire vrai, que savais-je de plus qu'elle ? Une apparente expérience et rien de plus, qui ne me donnait pas sans doute, le droit de la considérer comme inférieure. J'étais donc fier de la guider, de la conseiller, en toute objectivité, sur les sentiers que je croyais les meilleurs. Je ne faisais rien d'autre que mettre en application, les conseils que ma mère m'avait inculqués. Était-ce opportun ? L'avenir allait nous le dire quelques années plus tard.

De dérives en malentendus, de quiproquos en peaux de bananes, notre couple était exposé aux pires difficultés. Par Parents interposés, nous ne faisons qu'essayer les plâtres de ce qui aurait pu, devenir une famille authentique. En quelques années, notre maison s'est agrandie considérablement. Un, deux, puis trois enfants, ma seconde femme était pour la moins féconde. Tant et si bien que je décidais de mettre un terme à cette succession annuelle de descendants, en me faisant opérer d'une vasectomie bilatérale. Hélas, les tensions se transformaient en règlement de compte.

Les belles-familles étaient, à des kilomètres de distance, l'épicentre de complots en tous genres. Nous, nous étions au milieu. Qui croire en ces cas-là ? Ma femme, mes Parents ou mes beaux-parents ? Les enfants étaient bien trop jeunes pour donner leur avis. Tour à tour boucliers, objets de chantages, ils ont

traversé une période assez mouvementée. Pour fuir la mésentente, occultant les tensions, je m'investissais alors dans le sport à outrance : karaté, spéléo, cyclisme, etc. Avec, de surcroît, une intense activité artistique.

Tous mes jours de repos étaient consacrés en majorité à mon confort personnel. Les excuses ne manquaient pas. Ce qui par contre, me faisait défaut, c'était la capacité de gérer par moi-même, les conflits sporadiques auxquels nous étions confrontés. Entre deux périodes orageuses, je découvrais émerveillé avec un certain plaisir, la volupté des mots et le charme poétique. Fuyant le brouhaha, les querelles et les tensions, je me laissais bercer par les rimes et les vers.

Ce monde imaginaire et fictif me transportait ponctuellement au firmament de l'oubli. Il me permettait surtout d'occulter la violence et la haine, qui germaient dans mon esprit. Naturellement, mes poèmes n'intéressaient pas plus que ça ma femme ! Ils me permettaient de m'évader, de rêver. Authentiques exutoires, mes textes arboraient malheureusement, l'étendard de la désolation dans laquelle je me trouvais. Je me surprenais même, assez souvent, à frémir de honte en relisant ce que je venais de créer. La vie était-elle à ce point morose ?

Je ne réalisais pas malheureusement qu'en m'enfermant dans mon univers, je tournais le dos aux réalités. Je démissionnais, capitulais, éludant de mes pensées mes devoirs de mari et de Papa. Après quatre années de mariage seulement, il était déjà question de divorce. Oui, mais voilà, les enfants étaient là, omniprésents. Que faire ? Combien de fois, me suis-je posé la question ? Si nous avions été très loin de tout le monde, je pense que les choses se seraient arrangées. Je sentais bien que ma femme essayait de s'accrocher. Elle était maladroite certes, mais avec du temps, elle

aurait sans doute pu devenir une merveilleuse compagne. Mal entourée, manipulée par sa mère, elle ne réalisait même pas qu'elle n'était au fond qu'un pantin, articulé par des mains ignobles. J'essayais de la mettre en garde. Je n'avais pas le droit pour autant, de lui interdire d'aimer ses Parents. Les conflits qu'elle avait rencontrés avec eux s'étaient rapidement estompés. Je me résignais au silence à leur sujet.

Aveugle, je n'y voyais que du feu. Plus les mois s'écoulaient, plus l'écart se creusait entre nous. Les enfants étaient devenus des otages. Privés de tout, ils grandissaient comme des fleurs sauvages. Au milieu des cris, des empoignades parfois musclées, ils nous imploraient en silence. Attisée par la haine aveugle de nos parents respectifs, la colère émaillait chaque instant de notre vie. Perdu, déchiré, je perdais un à un mes repères. J'avais l'impression très nette de tourner en rond, d'être inutile. Loin de m'accrocher, je fuyais de plus en plus.

Plus je m'éloignais évidemment, plus ma femme avait la vie belle. L'argent, les amants, tout filait entre ses mains. Était-ce bien de sa faute ? À l'époque, influencé par ma mère il est vrai, je le croyais dur comme fer. Pour tenter de sauver notre couple, préservant avant tout les enfants, je décidais d'ouvrir un petit commerce de photos. Comme j'étais fonctionnaire, je n'avais pas le droit de l'ouvrir à mon nom et bien entendu, il fut créé sous le nom de ma femme. Diable ! Au royaume de la bêtise, j'étais devenu empereur. Il ne manquait que ça, pour achever la destruction de notre foyer.

Loin de sauver quoi que ce soit, ce fut au contraire la débâcle. Solidement entourée de complices, ma femme en profitait pour me plumer jusqu'au dernier centime. Naïf, confiant malgré tout, mais surtout écoeuré, je ne réalisais même pas dans quel borborygme

j'étais en train de m'enliser. Mon travail à la caserne, mon magasin, je parvenais tout de même à oublier le drame qui se jouait. Abandonnant mes scrupules, je me laissais aller de temps en temps, aux plaisirs charnels. Je ne faisais rien de plus, que rendre la pareille à ma femme. Nous aurions pu vivre ainsi, encore de nombreuses années. C'était sans compter sur l'acharnement de ma belle-mère.

Je ne sais toujours pas, aujourd'hui encore, pour quelle raison elle s'était jurée de me réduire à néant. Quoi qu'il en soit, elle s'arrangeait pour détourner ma femme de son chemin et lui faire commettre des méfaits ignobles. Combien d'argent a-t-elle détourné ? Dieu seul le sait ! À en juger les menaces d'huissier qui nous parvenaient, je crois que plus de la moitié des revenus quittaient le domicile à mon insu.

Le mal devenait incurable. La gangrène avait rongé le peu d'espoirs, qui me donnaient la force de lutter. À bout de forces, en dépit de toutes les règles de bienséance, je décidais d'engager le divorce. C'est alors que ma femme a usé de toute sa malice, pour déjouer l'obstacle. Je le sais maintenant, jamais, d'elle-même, elle n'aurait agi de la sorte. Envoûtée par sa mère, elle ne faisait qu'exécuter ses ordres. En attendant, la comédie à laquelle j'ai eu droit était digne des plus grands dramaturges.

Je voulais qu'elle change ? Elle se métamorphosa ! Devant le juge, le jour de la réconciliation, je compris ce qui venait de se passer. En quelques heures, tout bascula dans le néant le plus complet. Après dix ans ou presque, une nouvelle rupture me propulsait dans les ténèbres de la désolation. Seul avec ma fille aînée, je décidais de relever le défi. Il ne me restait guère de solutions. Quand je mettais enfin mon nez dans les comptes du magasin, je comprenais dans quelle galère je m'étais fourré. Le mal était fait, je n'avais pas d'autre

solution que tout mettre en œuvre, pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

\* \*

\*

Ce fut véritablement le tournant décisif. Rien de tel pour sortir de la léthargie, que s'investir à corps perdu. Je m'étais trop habitué à ne rien faire ou presque, en ce qui concernait notre famille ? Brutalement, la réalité me réveillait. Ma fille devenait soudain, l'épicentre de toute mon activité. Le défi était de taille, mais le challenge en valait la peine. Retroussant les manches, je me mettais à l'ouvrage. Sans en prendre conscience, je commençais à ressentir les prémices de ce qui allait devenir mon sacerdoce, quelques années plus tard. J'avais un but, tout bêtement.

M'investir pour les autres, en l'occurrence ma fille, devenait quelque chose de gigantesque. Jamais jusque-là, je n'avais éprouvé pareil engouement. Discrètement, Dieu me guidait vers mon chemin de vie. Car, en plus de ma fille, je m'intéressais de plus en plus aux gens qui m'entouraient. J'étais loin de savoir intercepter tous les messages que Le Tout-Puissant nous adresse. Durant cette période, je dirais que ma foi elle-même était plutôt absente.

Écorché vif, seul contre tous, je me battais pour survivre. Cependant, je ne pouvais pas occulter ce regain d'intérêt pour les autres. Hélas! Aspiré par cette spirale de souffrances, je ne pouvais pas librement donner court à mes pulsions. Je m'accrochais du mieux que je pouvais. Avec tout ce chambardement affectif, il ne fallait pas me parler du Bon Dieu. Utopie, dérision, tels étaient les seuls arguments que j'employais, sitôt qu'on me parlait de Lui. Avec du recul, je ne peux que

rendre hommage à l'amour dont Il a fait preuve à mon égard. En attendant, le combat était engagé. Plus contre moi-même, qu'envers autrui en vérité. Je devais réussir à tout prix.

Lentement, j'étais aspiré dans la torsade de l'Amour Divin. La spiritualité, et tous les arcanes mystiques qui s'y rattachent n'étaient pour moi que chimères. Je devais me battre contre tout, lutter contre l'adversité, survivre dans cette jungle hostile. Je n'avais pas le cœur à méditer sur ce qui aujourd'hui, est devenu ma raison d'être. Quand je repense à mes débuts fracassants dans la vie active, je dois bien constater que rien, n'est le fruit du hasard.

Pièce par pièce, le puzzle s'est constitué. Chaque moment de ma vie a été le précurseur de ceux qui ont suivi. Tout s'est enchaîné, soudé, sans que je m'en rende compte. Ce que je considérais, légitimement, comme un abandon et de la solitude, n'était qu'une succession d'épreuves qu'il me fallait subir.

Oui, mais voilà, quand on traverse un tunnel, il est très difficile de croire que le soleil puisse briller à l'autre bout. C'est après, bien plus tard, que l'on prend conscience de ce fait indiscutable. Sur le moment, en pleine crise, bien fort aurait été celui, capable de me prouver le contraire. Plus les gens cherchaient à me guider, à m'accompagner dans la traversée de mon désert, plus je me renfermais dans ma coquille.

Je passais après ma fille et négligeais ma propre existence. J'avais à cœur de rattraper le temps perdu. Si je m'étais comporté d'une manière moins égoïste, nous aurions peut-être échappé à ce drame. Ce message était parfaitement clair. Il fallait à tout prix que je prenne enfin conscience de mes responsabilités. Les conseillers n'étant pas les payeurs, même s'agissant des Parents, je réalisais un peu tard tout de même, à quel point j'avais été stupide. Le mal était fait. Deux



mariages, deux divorces, c'était le moment d'ouvrir les yeux. Mieux vaut tard que jamais. Ma fille avait à peine treize ans. J'avais toutes les raisons d'en être fier. Elle me secondait en tout.

Véritable fée du logis, ce petit trognon tenait la maison mieux que ne l'ait jamais fait sa belle-mère, pendant ces dix années de vie commune. D'accord, elle était parfois excessive et possessive. Comment aurait-il pu en être autrement, après deux échecs conjugaux cuisants ? Chaque fois que j'invitais une amie pour passer la nuit, ma fille se montrait désagréable. Elle ne voulait pas qu'une autre femme entre dans ma vie. Par faiblesse, par excès de culpabilité surtout, je ne disais rien.

Je n'avais aucune envie non plus, de refaire ma vie avec qui que ce soit. Un flirt de temps en temps, une nuit d'amour épisodiquement, cela me suffisait amplement. Les plaies encore béantes dans mon cœur m'imposaient la plus grande vigilance dans mes relations intimes. Si j'avais été seul, très souvent au cours de ces rencontres éphémères, j'aurais pu me laisser tenter. Ma fille avait, elle aussi, besoin de retrouver une certaine stabilité.

Le travail au magasin devenait de plus en plus astreignant. Le monticule de dettes s'amenuisait certes, mais le prix à payer m'imposait des sacrifices énormes. Je n'avais pas le choix. Ne pouvant plus assumer sur les deux tableaux, je démissionnais des pompiers. Désormais, je n'avais pour seul horizon que mon petit commerce et mon laboratoire de développement.

Histoire d'agrémenter un peu mon quotidien, je découvrais par hasard avec un ravissement évident, le charme de l'animation radiophonique. Sur une radio libre, j'animais tous les jours la tranche horaire de dix-sept à dix-neuf heures. En peu de temps, en même temps qu'une popularité de quartier, mon magasin

connaissait un net regain d'activité. Ce qui n'était pas pour me déplaire. L'occasion de gagner quelques francs de plus m'était offerte par le directeur de la radio. Les studios étant situés à l'intérieur même de sa boîte de nuit, l'idée d'y travailler comme barman était alléchante. Je ne gagnais pas des fortunes, mais suffisamment pour vivre, sans toucher aux revenus du magasin. Le travail ne me faisait pas peur. Trois soirs par semaine, après la fermeture de ma boutique, je devenais animateur, puis serveur.

Les journées passaient à une vitesse vertigineuse. De sept heures le matin à deux heures, durant ces trois jours, je n'avais pas une minute de repos. Je n'avais pas le temps de songer à la fatigue qui hélas, s'accumulait à mon insu. En quelques mois, grâce à ce forcing, j'épurais une bonne partie des dettes. De plus, et je ne m'en plaignais pas le moins du monde, sur le plan relationnel l'activité battait son plein !

Invité un peu partout, grâce à mon activité sur les ondes, j'ai traversé une période assez folle. Tous les soirs, j'avais une amie à la maison. Ce qui veut dire que ma fille ne se privait pas en réflexions. J'avais besoin de ces quelques mois de relâchement total, d'abandon. Je ne prêtais donc pas outre mesure attention, au petit jeu auquel elle se livrait.

J'étais sur mon petit nuage, euphorique à souhait. Je le savais, le pressentais, cette vie démesurée n'était pas faite pour moi. Cette apparente «Célébrité», que quelques auditrices avaient à cœur de m'octroyer, me collait mal à la peau. Je m'amusais comme un fou derrière mon micro, et jamais, je ne me suis pris au sérieux. Après tout, puisqu'elles avaient envie de me considérer comme une vedette à part entière, pourquoi aurais-je été stupide au point de les en dissuader ?

La seule chose sur laquelle je veillais attentivement était de ne pas prendre la grosse tête. Il n'y avait pas

de quoi naturellement, mais je devais me surveiller pour ne pas me prendre à leur jeu. Je fuyais mes problèmes et je pouvais même, écouter mon corps. La douce euphorie, engendrée par cet engouement, me permettait de me retrouver intérieurement. Grâce à cette situation, pour la moins rocambolesque, pour la première fois, j'éprouvais les frémissements de quelque chose d'étrange en moi. La télépathie était en train de naître.

Prémonition ou pas, chaque fois que je pensais à une personne, je la rencontrais dans les heures qui suivaient. Ponctuellement, des images me traversaient l'esprit. Je voyais mes chérubins en rêve ? Le lendemain, un événement les impliquant se déroulait. Jamais de la vie, je n'ai songé durant ces moments-là, à rien d'autre qu'un banal concours de circonstances, au hasard. Les messages étaient clairs, mais mon esprit beaucoup trop embué pour pouvoir les décoder.

L'absence de mes enfants se faisait cruellement ressentir. Pourtant, avec mes activités presque démesurées, je tenais bon. Inconsciemment, je devenais attentif aux moindres vibrations autour de moi. Mon intuition se développait, en même temps que les réponses aux multiples questions me parvenaient. J'entrais sans le savoir, par la petite porte, dans l'univers magique et irréel du magnétisme. Lentement mais sûrement, étape par étape, je gravissais les échelons.

Là encore, plutôt que chercher à approfondir, je me suis laissé vivre. Ce qui devenait évident à mes yeux, c'était le changement dans mon attitude envers les gens. J'essayais d'aller au fond des choses, des situations. Superficiel jusque-là, je sentais monter en moi comme une envie de percer les mystères qui m'entouraient. Être à l'écoute des gens, je le sais depuis, était quelque chose de fondamental. Comme

quoi, Dieu ne fait pas les choses à moitié. Lui seul bien sûr, savait où Il voulait me conduire. J'étais bien trop impulsif et incohérent, pour comprendre le plus petit de ses messages. Pour moi, c'était naturel, presque un dû. Ce dont je me souviens, c'est que durant ces longs mois d'observation, je ne parlais plus du Bon Dieu de la même façon. Je n'y croyais pas plus que ça, néanmoins, je ne Le ressentais plus comme une supercherie.

J'entrais dans ma période d'apprentissage. Tout se mettait en place. Attentif à tout ce que je voyais, entendais ou découvrais, je devenais de plus en plus curieux à tous points de vue. Régulièrement, je me surprénais en croyant entendre des voix. Étaient-elles réelles ? Jamais je ne le saurai sans doute. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elles auraient pu être présentes, sans prendre le risque de passer pour un illuminé. La seule chose qui fut authentique, c'est que grâce à ces appels salutaires, j'effectuais un virage à quatre-vingt-dix degrés.

Je devenais au fil des jours, beaucoup plus sensible à la misère autour de moi. Mon cœur s'ouvrait lentement sur le monde extérieur. Je sortais enfin de mon cocon. Ma poésie arborait fièrement ce nouveau langage. Les pulsions qu'elle traduisait étaient révélatrices du bouleversement moral qui s'opérait en moi. J'avais envie de crier au monde entier, mon sentiment de réprobation.

Je n'étais pas épargné ni par la misère ni par la souffrance, mais je m'insurgeais davantage sur le sort des plus démunis. Sensibilisé jusqu'au plus profond de mon être, je découvrais l'altruisme. Pierre par pierre, Le Tout-Puissant bâtissait mon édifice. Il me fallait tout connaître de la vie, avant de pouvoir intervenir pour soulager la souffrance, comme je le fais depuis. L'apprenti sorcier, mais futur bienfaiteur continuait son

apprentissage. Toujours pas le moindre frisson de compréhension de ma part. J'avais un pied dans l'étrier, mais j'étais bien incapable d'identifier la monture sur laquelle je me hissais. Chaque chose en son temps, je le sais à présent. Avant de prendre le volant d'une voiture, il est préférable d'apprendre à conduire. J'effectuais, sans le savoir, mes premières leçons. Insensible à mes variations d'humeur, de plus en plus fréquentes, la vie s'écoulait, indifférente.

\* \*

\*

Jusqu'au jour où le destin, encore lui, frappait à ma porte. Sous les traits d'une belle aventurière, avide d'émotions, tout basculait dans la tourmente de la passion. Adieu les vaines promesses, principes et autres inepties. Dans les bras câlins de ma nouvelle compagne, je décidais d'envisager l'avenir sérieusement. Fini les pirouettes d'un soir. Ce qui naturellement, n'était pas du goût de ma fille. À ce moment précis cependant, je décidais de reprendre un semblant d'autorité. Décontracté jusqu'ici, je brisais la carapace de silence, qui m'entourait depuis plusieurs mois.

J'estimais être en droit de refaire ma vie, sans que ma fille émette un avis contraire. Il était temps que je pense un peu à moi, sans la délaissier pour autant. Six mois après le départ de ma femme et de mes autres enfants, Cupidon me faisait des appels de phares. Me délestant de tout ce qui me gênait, préjugés en tête, je décidais de tourner la page. Il était capital que je redescende de mon nuage, pour affronter les réalités de la vie. La perspective d'une relation affective intense m'aidait énormément. Adieu la radio, popularité et

autres balivernes. Mon magasin et mes clients avaient besoin de moi à temps complet. Plus question de me disperser à tort et à travers. L'appartement que nous avions acheté avec ma femme, et qui aurait dû abriter notre bonheur, allait servir de tremplin pour cette métamorphose. Les journées défilaient encore plus rapidement. Brûlant les étapes, après quelques mois seulement de flirt, nous nous fiancions.

Une nouvelle famille était en train de naître. Mon amie avec ses deux enfants, ma fille et moi, nous formions désormais un seul foyer. Mitoyen à l'appartement, le nouveau magasin était porteur de tous nos espoirs. Hélas, Dieu ne l'entendait pas de cette oreille. Loin de m'accorder sa Grâce et sa Clémence, il m'infligeait au contraire une épreuve exceptionnellement cuisante. Déchiré dans ma chair, j'ai pu prendre contact avec la méditation.

Cloué sur mon lit d'hôpital, pour la première fois de ma vie, je prenais le temps de faire le bilan de mon existence. J'étais toujours aussi ignorant des messages du Tout-Puissant, mais j'admets humblement que là, Il marquait des points. Peu de temps après, mon aventure photographique arrivait à son terme. Contraint et forcé, je fermais boutique. Notre couple n'était pas un exemple en matière de solidité. Je réalisais, la mort dans l'âme, que l'échec était au rendez-vous à plus ou moins brève échéance. Un mois, deux ou plus, cela n'importait guère.

En dépit de mon handicap physique, consécutif à l'opération de ma hernie épiploïque, je m'investissais aussitôt dans la représentation. Plus pour fuir une vie de couple assez superficielle, que par nécessité véritable. Loin de chez moi toute la semaine, je pouvais à loisir être à l'écoute de tout ce que je cherchais à comprendre. Ce n'était pas la panacée, mais suffisant pour me permettre de conserver un semblant

d'équilibre. Ce fut sans aucun doute, au cours de ce passage à vide, que je commençais à me rapprocher de mon subconscient.

Toujours pas de messages en vue, mais je sentais quelque chose de bizarre me titiller l'esprit. Quelles étaient ces sensations étranges, que j'éprouvais de plus en plus souvent ? Ce que j'appréhendais comme de la logique pour analyser les situations, étaient en fait les prémices d'implantation de cette force énergétique octroyée par Dieu. Le pauvre, en ces instants de désarroi et de détresse morale, n'était vraiment pas au premier rang de mes pensées et encore moins de mon affection. À bien des égards, je m'affolais plus qu'autre chose, chaque fois que je sentais en moi, les frissons de cette nouvelle compagne indicible.

Un peu plus d'un an seulement, après l'installation de ma fiancée et de ses enfants dans notre nouvel appartement, le rêve se brisait. J'ai compris un peu plus tard, que cette compagne n'était rien de plus que «L'espionne» engagée par mon ex-femme. Une nouvelle fois, j'étais propulsé avec violence, sur les chemins cahoteux du doute et de l'incertitude. J'occupais un emploi très motivant et valorisant. Mon effondrement moral mettait un terme à cette épopée. Mon divorce avait été prononcé et depuis le départ de mon ex-femme, jamais, je n'avais revu mes enfants, que leur mère refusait de me présenter.

Abusant de ses relations, autant que de l'argent qu'elle avait détourné en dix ans de vie commune, je n'étais pas en mesure de lutter. Deux ans, c'est long, très long même. Comme j'étais dur de la comprenette très certainement, Dieu m'infligeait les épreuves les unes après les autres. En me secouant comme Il le faisait, peut-être espérait-Il me voir ouvrir les yeux ? Le moins que je puisse dire aujourd'hui, c'est qu'Il a fait preuve d'une certaine patience. Car, bien que de plus

en plus sensible à tous les événements, à aucun moment, je ne faisais le rapprochement avec Lui. Je me contentais des réponses pragmatiques, que je pouvais apporter aux multiples facettes, d'une vie en dents de scie. L'irréel, l'impalpable, l'au-delà, ne m'attiraient pas plus que ça. Pourtant...

De temps en temps, je feuilletais subrepticement quelques revues ésotériques, dans des librairies spécialisées. En me demandant aussitôt après, ce que je pouvais bien venir chercher dans ce monde hermétique et farfelu. C'est bien connu, quand on ne connaît pas, on dénigre. Quelle était cette force mystérieuse, qui me conduisait régulièrement vers ces lieux totalement étrangers ? Curieux de nature, je me posais cette question assez souvent. Je n'étais pas encore obsédé de ne pas pouvoir obtenir de réponse cohérente, mais assez troublée quand même, pour ne pas vouloir faire la lumière.

Après le pied sur l'étrier, je mettais un doigt dans l'engrenage. Je prêtais une attention différente à tout ce qui était apparenté au surnaturel. Un de mes amis, hypnotiseur célèbre, prenait alors le temps de m'expliquer, l'authenticité des phénomènes paranormaux. Des ovnis, qui étaient sa spécialité, en passant par l'étrange et le surnaturel, je faisais avec lui mes premiers pas vers le subconscient. Les entités, l'au-delà, me livraient progressivement l'étendue de leurs mystères. Ce qui n'était pas pour me rassurer.

J'étais tellement englué dans un présent collant et lourd, que j'avais du mal à admettre la subtilité et la finesse, de ce monde imaginaire. Les boulets me collaient au sol, m'interdisant la plus petite élévation spirituelle. Plus mon ami s'évertuait à m'expliquer le pourquoi du comment, plus je me focalisais sur les réalités typiquement cartésiennes. Le néophyte que j'étais, affolé par tout ce qu'il venait d'entendre, prenait



les jambes à son cou et s'enfuyait. À mon insu cependant, quelque chose venait de se graver dans mon esprit. À dose homéopathique, évitant l'excès, je venais d'absorber mes premiers «*Cachets*» spirituels. Malgré moi, le Tout-Puissant venait de mettre les points sur les «*!*». La vie de tous les jours, avec ses contingences de difficultés, m'interdisait de m'éterniser sur ce que je venais de survoler. Je ne pouvais rien faire par contre, pour éliminer ce qu'il venait de me faire entendre.

Secoué, ébranlé, saigné à blanc, je traversais alors un désert encore plus aride que les précédents. Le chômage, la solitude, le doute, rien ne manquait au répertoire du parfait paumé. Plus je m'insurgeais, moins je trouvais de réponses, et plus je m'enfonçais dans les sables mouvants de la rancœur. Dur dans ces cas-là, de croire en Dieu. Expulsés de notre appartement, nous nous retrouvions ma fille et moi, dans une caravane. Pas clochard, mais presque, je n'arrivais plus à m'accrocher à autre chose, que l'envie de tout casser.

Même la poésie n'était plus en mesure de captiver mon attention. Errant comme un malandrin, je fuyais devant mon ombre. Violent, agressif, j'en voulais à la terre entière. Comment, avec un tel état d'esprit, aurais-je pu séduire une hypothétique princesse ? Je ne voyais plus en chaque femme que je rencontrais, que le spectre de celle qui m'avait meurtri. Heureusement, les menaces qui pesaient sur moi, à propos de ma fille, me redonnaient un semblant de raison. Pour rien au monde, je n'aurais supporté qu'elle me soit retirée et placée dans un centre.

\* \*

\*

Après un passage à vide de plusieurs mois, je retrouvais ma dignité en même temps qu'un emploi en qualité d'agent de sécurité. Au même instant, comme c'est bizarre, les démons de l'irréel me titillaient de nouveau. À ma grande habitude, passant du coq-à-l'âne, je sortais de ma coquille et de ma léthargie mentale, au profit d'un enthousiasme démesuré. Vite effondré, j'étais tout aussi rapidement remonté. Sur ce plan-là, je n'ai guère changé ! Le ciel de ma vie, gris et lugubre, était de nouveau ensoleillé. Poésie en tête, je décidais de m'investir pleinement dans le spectacle.

Conjurant le sort, qui s'acharnait contre nous, je fonçais tête baissée. Café-théâtre, cabaret, j'écumais toutes les scènes de ma région. Je dépensais plus d'argent que je n'en gagnais, mais ce qui importait était d'échapper aux impératifs du présent. Je reprenais aussi, tant qu'à faire, le micro et la radio. J'avais l'impression de faire feu de tout bois. Je tournais en rond en vérité. Je ne pouvais me fixer sur rien. J'étais pris dans cette spirale et me laissais planer. Je fuyais sans le savoir, mes responsabilités les plus élémentaires.

La tête momentanément hors de l'eau, j'en profitais pour me réoxygéner. De conquête en aventure, mes journées et mes nuits étaient bien remplies. Imprévisible, il était difficile de me suivre. J'avais d'ailleurs, le plus grand mal à le faire moi-même. Cette année sabbatique a eu le mérite de me permettre d'occulter de mon esprit, toute idée de vengeance. La haine s'amenuisait, l'envie de me faire justice aussi. Les moments de recueillement et de méditation commençaient à devenir de plus en plus fréquents.

J'ignorais naturellement, le pourquoi de ce désir étrange, à me retrouver dans le silence et l'obscurité. J'en savourais les bienfaits, ce qui était de loin le plus important. Très souvent, au cours de ces pauses, je

faisais le point sur mon existence. Une sorte de lavage du cerveau salvateur. J'étais encore fragile et un rien me faisait bondir et réagir avec violence. Cependant, durant mes périodes de réflexion, je commençais à critiquer assez sévèrement, mes attitudes incohérentes. Je devais faire quelque chose dont je puisse être fier. Oui, mais quoi ? Dieu me guidait alors, vers une autre compagne. Paumée autant que moi, elle aussi avec un enfant, nous avons fait bout de chemin qui a duré presque trois ans. L'enfant était de père inconnu.

En lui donnant mon nom, et ma reconnaissance, j'éprouvais un légitime sentiment de fierté. Bien que notre famille improvisée fût plutôt du genre bancal, je me moquais des invectives qui m'étaient adressées. Mes Parents, mes amis, tout le monde ou presque manifestaient sa désapprobation. Je m'en moquais éperdument. Je venais de donner à un enfant, la possibilité de prouver à ses copains d'école que lui aussi désormais, avait un Papa. Notre vie commune était à l'image de la poisse qui nous collait à la peau.

Ma fille subissait plus qu'elle n'adhérait à cette union improvisée. Je retrouvais ému dans mon fils adoptif, mon propre enfant. Je passais donc plus de temps c'est vrai, à m'occuper de lui que de ma fille. Ce qui inéluctablement, entraînait des conflits sporadiques. Des simples querelles, nos enfants gravissaient rapidement les échelons de la mésentente. Disputes, bagarre, l'atmosphère était quotidiennement voilée par un antagonisme assez virulent.

Pourtant, je restais indifférent. Insensible et étanche à tout ce remue-ménage autour de moi, je croyais dur comme fer qu'un avenir commun était envisageable. Avec de l'amour et de la patience, nul obstacle n'est infranchissable. Je m'enfermais de nouveau dans mon petit cocon douillet. Les gens me faisaient la gueule ? Cela me laissait de glace. Les sarcasmes, les

calomnies, j'en avais déjà une solide expérience. Une poignée en plus ou en moins, ne pouvait vraiment pas m'ébranler. Sans vouloir l'avouer cependant, je prenais bonne note de la métamorphose qui s'opérait en moi. Au fil des jours, très fier, je délaissais les masques derrière lesquels je m'étais retranché si souvent. Véritable exutoire, ma poésie m'aidait énormément à extérioriser l'essence même de mon mal-être intérieur.

Je visualisais grandeur nature, tout ce qui jusqu'ici me torturait l'esprit. Chaque situation, chaque conflit étaient générateurs d'une remise en cause profonde. Les attitudes, les réactions des gens que je côtoyais, me révélaient en permanence ce qu'il me fallait changer en moi. Les pulsions auxquelles je m'abandonnais jadis, et que je visualisais avec un certain effroi, me faisaient prendre conscience du chemin qu'il me restait à parcourir.

Plus je progressais dans l'épuration de mon mental, plus j'éprouvais l'envie de faire quelque chose pour les autres. Sensible de nature, j'étais à l'écoute de toutes les souffrances des personnes que je côtoyais. Je m'ouvrais sur la voie que Le Tout-Puissant avait débroussaillée pour moi. J'étais bien loin de le comprendre, mais je sentais bien que je devenais un autre homme. Au fond, même en étant dans l'ignorance la plus totale, je me sentais bien dans ma peau. Le fils de ma concubine était le déclic, le point de départ de ma nouvelle vie. Plus j'agissais spontanément, sans me poser de question, plus je sentais un bien-être profond.

J'étais bel et bien guidé, sans en être conscient. Pendant de longs mois, gourmand de tout ce qui pouvait me fasciner, j'examinais tout, écoutais les moindres vibrations. Je voyais bien que la réceptivité évoluait en moi. J'étais incapable d'en expliquer la moindre perception. L'altruisme, la dévotion, devenaient une seconde peau. L'étau se resserrait. Je ciblais

lentement mes pôles d'intérêt. De toute évidence, c'était l'aspect humain et relationnel, qui prédominait dans mes choix quotidiens. Grâce à mes récitals, le plus souvent offerts aux organismes caritatifs, je m'imbibais des senteurs de l'isolement et du rejet.

En fréquentant régulièrement les couches sociales les plus défavorisées, je réalisais l'ampleur des lacunes de la société tout entière. Que pouvais-je faire à moi tout seul ? C'est à ce moment précis, je crois, que j'ai commencé à prendre conscience de mes limites. En quelques mois, les progrès étaient fulgurants. Si rien, avant cette prise de conscience, ne me paraissait inaccessible, là, je révisais mes théories.

Plus j'avancais sur ma voie, plus je me sentais minuscule au milieu de cet océan de désolation. De réunions en débats publics, je poursuivais mes investigations vis-à-vis de la spiritualité. Aucun signe, pas le moindre écho de compréhension, ne venaient pourtant justifier mon engouement pour l'irrationnel.

À plusieurs reprises, sans me considérer comme un farfêlu, je me suis posé des questions. Que venais-je faire dans de telles soirées ? Qu'est-ce que je faisais au milieu de tous ces barbus, à moitié fêlés ? Partagé entre l'angoisse et la peur, je n'osais parler de rien à personne. C'était mon jardin secret.

Oui, mais voilà, ne sachant toujours pas quelles fleurs je devais y cultiver, j'évitais de labourer le terrain prématurément. J'étais intrigué et fasciné tout à la fois. Mon cœur et mon esprit s'illuminaient aussi vite qu'ils s'isolaient. L'alternance de haut et de bas atteignait son apogée régulièrement. À l'instar de ma vie, mon mental fluctuait au gré de mes approches insatisfaites. Je ne m'affolais pas pour autant.

Je ne comprenais pas le pourquoi de ces désirs envers l'ésotérisme ? Était-ce bien nécessaire au fond ? Pour me donner bonne conscience, je me disais

qu'il valait mieux cela, que n'avoir aucun but. Jugeant sans doute que je prenais un peu trop mon temps, pour me rapprocher de Lui, Dieu se chargeait l'année suivante de me placer sur orbite ! À la suite d'une nouvelle opération chirurgicale, je me sentais partir. De déceptions en chagrins, d'illusions en déboires, je perdais pied en même temps que le peu de santé qui me restait. La vie me dégoûtait. Depuis ma première opération, je souffrais d'une hernie abdominale. Ce passage à vide arrivait à point nommé, pour me permettre de prendre un peu de recul.

J'ignorais, en entrant à l'hôpital, que j'avais rendez-vous avec Le Tout-Puissant. L'exploit d'un chirurgien, qui m'avait arraché un drain et sectionné une veine, me conduisit progressivement au point de non-retour. Ceci, me permettait de prendre enfin conscience, de cette force mystique qui me précédait, depuis de très longs mois.

En quelques jours, mon ventre avait triplé de volume. Victime d'une hémorragie interne, je me laissais mourir à petit feu. Je sentais bien la mort, je la désirais même. J'avais du mal à respirer, je ne mangeais presque plus. J'errais dans les couloirs de la maison de repos, tel un cadavre ambulante.

Depuis ma sortie de l'hôpital, ma cicatrice laissait suinter un filet de sang. Personne ne s'affolait et pourtant, je sentais bien que la dernière heure était arrivée. Ce fut pour cette raison que jamais, je n'ai manifesté la moindre haine envers les toubibs. Progressivement, je me résignais, pensant que je n'avais plus rien à faire sur cette terre. Tant et si bien que le dernier soir, en me couchant, je faisais des adieux pathétiques à une ravissante infirmière, à qui je venais d'offrir presque tous mes textes.

Je ne pouvais presque plus respirer. Mon ventre était aussi gonflé et tendu qu'un ballon. Je n'avais plus la

force de réagir. Avant de fermer les yeux, sans doute pour la dernière fois dans cette incarnation, je laissais mon chagrin déferler sur mon visage. Tout défilait dans mon esprit, mieux que sur un écran panoramique. Adieu Parents, enfants, amis. Pour moi, l'heure du jugement dernier venait de sonner. Quelques instants plus tard, aspiré dans une fabuleuse colonne blanche, je distinguais à travers ce brouillard lumineux, mon corps sur le lit. Était-ce réellement la fin ? Il faut croire que non, sinon je ne serais pas là aujourd'hui, en train de narrer ces instants vraiment extraordinaires.

Combien de temps venait de s'écouler ? Je ne le saurai jamais. En attendant, au petit matin, en ouvrant les yeux, je sentais mon corps baigner dans un liquide. Uriner au lit à trente-six ans, il fallait le faire ! Étais-je au paradis ou en enfer ? À en juger le hurlement de l'infirmière de jour, au moment où elle pénétra dans ma chambre, je réalisais que j'étais encore sur terre. Ce que je prenais pour du pipi était en fait une mare de sang.

Je venais de percer la poche, qui avait grossi dans mon ventre. Une sorte de délivrance après un accouchement. De qui venais-je d'accoucher ? Quelques jours plus tard, après une énième opération, je prenais conscience de beaucoup de choses. Entre mon hémorragie, et le caillot qui s'était formé dans mon ventre, gros d'un kilo trois cent, j'avais perdu environ trois litres de sang. J'étais encore en vie, ce qui m'obligeait à admettre une fois pour toutes que je devais modifier mon comportement.

Les choses se mirent en place dans ma tête. Cette fin d'année quatre-vingt-cinq était marquée à l'encre rouge. Désormais, conscient que quelque chose de très fort venait de se passer, je ne cherchais plus à lutter. À force de chercher à comprendre, j'avais effectué aveuglément une partie de mon chemin de croix. Il me

restait à analyser objectivement, ce que signifiait cet amalgame de situations rocambolesques, dans lesquelles j'avais été impliqué depuis mon premier mariage.

Point par point, je refaisais mon chemin en sens inverse, pour tenter d'y voir clair. Je méconnaissais totalement Le Tout-Puissant. Ni les curés, durant mon plus jeune âge, ni mes Parents, n'avaient été en mesure de me le décrire autrement qu'un monstre, qui punissait et châtiât. Si je m'en référais uniquement aux constats que je faisais à l'époque, je ne pouvais guère leur donner tort. Après l'avalanche de mésententes, de séparations, de ruptures en tous genres et de remises en cause, j'avais le sentiment de toujours revenir à la case départ.

À la suite de ce «*Mini voyage astral*», tout devenait différent. J'étais toujours dans l'incapacité de formuler quoi que ce soit pour dire ce que j'éprouvais, mais l'aura qui m'entourait me rendait plus réservé. La violence s'estompait à son tour graduellement. Je n'étais pas un Saint, loin s'en fallait, mais tout de même. L'important je pense, était que je prenne conscience de ce climat nouveau, dans lequel je devais évoluer.

Hélas, l'atmosphère entre ma fille et mon amie devenait délétère. Mon ex-femme poursuivait sa démolition. Au point de s'assurer que j'étais bien à l'hôpital, avant de m'envoyer un voyou pour attenter à ma vie. Échouant dans son ignoble tentative, elle chargea ma fille de nuire à ma réputation. Pour ce faire, ma propre fille alla se plaindre à l'assistante sociale de son lycée, m'accusant de l'avoir abandonnée ! Après le coup de téléphone de l'assistante sociale, qui fut médusée en apprenant la supercherie de ma fille, je prenais sur moi pour pallier ces carences. L'année qui suivit, parsemée cela se comprend d'événements aussi



insolites qu'imprévus, me conforta dans ma nouvelle peau. Je décidais de pardonner à ma fille, jugeant qu'elle aussi était une victime. Avec mon amie et les enfants, le climat était fluctuant.

Tantôt euphoriques, tantôt électriques, les moments de tendresse alternaient avec les orages souvent violents. Loin de m'affoler ou chercher à brûler les étapes, je devenais de plus en plus attentif aux multiples vibrations, que je percevais clairement. À l'écoute de mon corps, sans doute pour la première fois, je me laissais emporter dans les tourbillons sublimes de la méditation. Ce n'était pas sur ce plan, une réussite en la matière. En comparant ce que j'identifiais en ce temps-là comme de la méditation, par rapport à celle que je pratique aujourd'hui, c'est le jour et la nuit.

La différence étant bien sûr que maintenant, je sais de quoi je parle. Le principal était que graduellement, je me rapprochais du Tout-Puissant. J'avais d'ailleurs à son endroit, rectifié ma position. Le leurre auquel je l'apparentais devenait une sorte d'ami. Invisible, impalpable, mais vers qui j'adressais sans le savoir, mes pensées intimes. Je ne priais pas encore. L'idée de parler, même à voix basse, à celui qu'on nommait Dieu, me donnait des frissons de honte. Ma foi était à l'image de ma personnalité, en voie de construction. Le combat que je livrais contre moi-même allait me conduire à identifier mon Moi intérieur.

J'abandonnais la scène et les fastes de l'hypocrisie, pour me consacrer à cette étude de mon être profond. Je parvenais avec une certaine aisance, à identifier tous les paramètres négatifs de mon existence. Malheureusement, loin de m'en soulager en les écartant définitivement, je ne faisais que les brasser pour mieux les conserver. Je me comparais assez souvent à un balai, qui soulève la poussière sans la

supprimer. Que devais-je faire, pour devenir un aspirateur et éliminer les particules négatives qui me collaient tant à la peau ? Facile de parler du Bon Dieu ! Quand on n'a pas le mode d'emploi, ce n'est pas évident du tout ! Qui dans mon entourage, aurait pu me transmettre les plus petites informations indispensables ?

\* \*

\*

La fin de l'année quatre-vingt-six était marquée essentiellement par le terme de la vie commune avec mon amie. Durant ces trois années ou presque à ses côtés, j'avais appris beaucoup. Au fond, c'est en tout cas l'analyse que j'en fais aujourd'hui, elle aussi aura été placée sur ma route pour me permettre d'accéder à l'étape suivante. Je m'étais imbibé de l'amour de mon prochain, en même temps que je prenais conscience des lacunes de l'humanité. Qu'allait-il m'arriver ?

De nouveau seul avec ma fille, j'arpentais d'autres chemins, côtoyais d'autres gens. La pression se faisait de plus en plus grande. J'avais l'impression par moments, de peser des tonnes. Je traînais un boulet, dont il fallait à tout prix me séparer. Je marchais d'un pas lourd, un peu comme si mes pieds se posaient sur de la glu. La mise sur orbite s'accroissait.

Toujours sans être conscient de rien, j'effectuais tout ce qu'il convenait de faire, tel un robot. Sans jamais réfléchir à quoi que ce soit, je décidais, avançais, sans me poser la moindre question. Fort heureusement, je prenais conscience des bienfaits qui émanaient des actions que je menais. Plus rien ne m'échappait. Ma poésie la première, bénéficiait de cette remise en cause. Plus technique et équilibrée, elle traduisait

beaucoup plus que de simples pulsions, souvent maladroites, un réel état d'âme. Les mots, et l'atmosphère qui s'en dégageaient, symbolisaient très clairement la métamorphose en moi.

Quelque chose me titillait le cœur. En relisant mes textes, je me rendais compte à quel point je m'investissais personnellement dans mes écrits. Si je voulais avoir une chance d'être crédible, il me faudrait modifier quelque peu ma manière d'écrire. Avant cela, j'allais devoir traverser un nouveau désert ; financier celui-là !

L'argent, son pouvoir et sa puissance, était totalement désuet et obsolète à mes yeux. J'étais au plus bas sur l'échelle humaine, en dessous sans doute des clochards. Je m'en moquais comme de l'an quarante. J'étais focalisé, pour ne pas dire tétanisé, sur cette force mystérieuse qui de plus en plus m'envoûtait. Je reprenais le chemin de la scène, ce qui m'aidait à survivre.

Pour ne pas usurper la valeur des messages, que je transmettais avec mes poèmes, je faisais le pitre. J'écrivais des saynètes, que j'allais produire dans différents cabarets ou cafés théâtres. Les modestes cachets, illusoires autant que mon talent, m'assuraient l'essentiel. Il ne m'en fallait pas plus pour être heureux. Côté affectif, ce n'était pas l'euphorie non plus.

Je n'avais jamais été, et ne le suis toujours pas, un virtuose de la braguette. Durant ces premiers mois de quatre-vingt-sept, bien moins encore. Je n'éprouvais aucun sentiment de privation ou de frustration, puisque l'envie elle-même était absente. Le besoin de solitude était omniprésent. Je ne voulais avoir de contact privé avec personne. Une vie monastique. Réflexion, méditation, analyse... Je passais en revue tout ce qui contribuait à générer mon quotidien. Les heures, les jours, les semaines défilaient sur le même ton.

Pourtant, et ce constat était fondamental, je n'étais pas malheureux. Miséreux oui, malheureux, non. Une dimension nouvelle était en train de naître. Ce qui me permettait de trouver dans chaque jour nouveau, une énergie salubre.

Tant et si bien que Dieu estimait que j'étais prêt. Revenant d'un récital poétique à l'étranger, mon destin basculait. À la demande de mon impresario, j'acceptais de me produire bénévolement dans un petit village. C'est là, précisément, que Dieu voulait me trouver. Je croyais encore dur comme fer, que seul, le hasard guidait mes pas. À l'issue de cette soirée, je révisais mes théories ! Au cours du bal en effet, après le spectacle, je faisais la connaissance d'un artiste peintre. D'emblée, ce qui me choquait était sa manière assez personnelle de parler du Tout-Puissant.

Pour la première fois, quelqu'un me parlait de Lui, autrement qu'un justicier. Je sentais tout l'amour et l'authenticité de la foi de mon interlocuteur. Les larmes au fond des yeux, le cœur sur la main, il me présentait Le Tout-Puissant, simplement, comme un ami, un «*Pote*». Les idéologies, les dogmes, les doctrines... toutes ces inepties s'effondraient les unes après les autres.

Je pouvais avoir une image absolue et sincère, et non plus l'esquisse d'une caricature erronée, de Celui qui très vite à mes yeux, prenait une grandeur gigantesque. Plus il me parlait de Dieu, plus je sentais bouillir en moi le feu de la foi. Il est certain que lorsqu'on voit pratiquer un artiste, la gestuelle paraît accessible et aisée. La pratique par contre, c'est une autre paire de manches. Ce qui signifie que ce soir-là, j'étais fasciné, oui, mais conscient que j'avais encore un long chemin à parcourir, avant d'atteindre la perfection de mon nouvel ami. Au fur et à mesure qu'il m'expliquait son parcours initiatique, j'établissais les

relations avec mon propre chemin de vie. Il y avait tellement de similitudes entre nous, que j'avais l'impression de m'écouter parler.

Spontanément, sans pudeur ni retenue, je lui faisais part à mon tour, de ce que je vivais secrètement depuis plus d'une année. Détail après détail, il m'apportait la preuve que moi aussi, j'avais quelque chose à accomplir. Une «Mission», qui, en toute franchise, me paraissait encore impossible. Au cours de son spectaculaire réquisitoire, j'ai été choqué par un détail, relatif à l'argent. Lui, issu d'une grande lignée de l'aristocratie, avait tout lâché et abandonné du jour au lendemain, pour se consacrer à la peinture. Fortune, biens, titres, il avait tout relégué au rang des oubliettes.

Outre les scandales impliquant la famille, il décidait sur simple appel du Tout-Puissant de changer de peau. Il fallait oser ! Ce détachement face à l'argent, toutes proportions gardées, je venais de le traverser. Une foi pure et authentique ne peut se bâtir avec des convictions matérialistes. En quelques heures ce soir-là, j'apprenais énormément. Je rentrais chez moi, tôt le lendemain matin, le cœur plein de mille images scintillantes, mais l'esprit vraiment vaseux.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Quelques semaines plus tard, à l'invitation du peintre, je me rendais chez lui pour fêter mon anniversaire. Depuis notre première rencontre, il ne s'était pas écoulé une journée, sans que je me sois pris la tête entre les mains pour penser à Dieu. Comment pouvait-on, à l'instar de l'artiste, parler de Lui avec une telle lueur dans le cœur, sans même pouvoir Le voir ni Le toucher ? Suivant ses conseils, j'avais essayé de communiquer avec le Tout-Puissant, en vain. En bon cartésien que j'étais, fidèle aux préceptes de St Thomas, j'attendais encore de voir avant de croire vraiment.

J'avais déjà progressé sur le chemin de ma foi, mais

elle était encore trop embryonnaire, pour être représentative d'un état d'âme authentique et sincère. De plus, j'avais tellement côtoyé d'illuminés en tous genres, que j'éprouvais de temps à autre, quelques réticences à l'égard de ce peintre évangéliste. Quelque chose (ou quelqu'un ?) me poussait tout de même à accepter cette invitation. En compagnie de quelques amis, dont mon impresario, la journée s'annonçait plutôt belle.

\* \*

\*

Le soleil était au rendez-vous, ce qui ne gâchait pas la beauté de cet anniversaire. Je me souviendrai longtemps encore, de mes trente-huit ans ! Depuis la veille, les images se bousculaient dans ma tête. Dans un méli-mélo indescriptible, une avalanche inouïe de clichés tous plus imaginaires les uns que les autres hantait mon esprit.

Partagé entre le trac et la fascination, il m'a fallu une certaine dose de courage pour ne pas renoncer. Depuis que je connaissais le peintre, je ramenaï tout à lui : j'ai connu ceci... lui aussi ! J'ai ressenti cela... lui aussi ! Alors pourquoi, est-ce que je doutais encore et toujours du Tout-Puissant ? Que voulait-Il de moi ?

Pour ce qui était d'abandonner mes titres, ma fortune ou mes biens, je n'avais pas trop de scrupules à ce sujet ! Je n'avais que des factures et des dettes. Je n'aurais donc pas hésité une seconde, à tout laisser derrière moi. Restait à identifier ce que mon ami qualifiait de mission. Je ne voyais vraiment pas, dans quelle direction orienter mes recherches. Voilà dans quel état d'esprit, je me suis rendu dans le havre de paix de mon complice. Durant tout le trajet, je n'ai plus

pensé à rien d'autre qu'à lui et à son charisme exceptionnel. Plus je me rapprochais de son village, plus mon cœur battait fort. Pas une fois cependant, je n'ai éprouvé l'envie de faire demi-tour. Je m'étais engagé sur une pente sans doute glissante, mais tant pis. Il fallait coûte que coûte que j'aille jusqu'au bout. Moins d'une heure après, le convoi formé par les trois voitures de ma troupe s'immobilisait à l'entrée de la propriété de ce peintre énigmatique.

Dès ma descente de voiture, je me sentais différent. Une chaleur étouffante m'enserrait le corps tout entier, avant de faire place à des convulsions nerveuses. Au milieu des éclats de rire de mes compagnons, je faisais le vide en moi. Ostensiblement, je m'isolais dans un univers méconnu jusqu'ici. Le charme d'une journée d'été fabuleuse, la beauté de ce petit village, l'atmosphère mythique de la villa, tout contribuait à me transporter dans un firmament de volupté mentale. J'avais l'impression de ne plus peser que quelques grammes. L'enthousiasme, l'amour et la spontanéité du maître de maison et de sa charmante épouse avaient raison très vite de mon trac.

Il faisait tellement chaud, que nous décidions de rester à l'intérieur de la maison pour prendre la coupe de champagne rituelle. Assis à côté d'une immense cheminée, je partais alors à l'assaut de mes rêves. Cette fois, j'avais décidé de ne plus résister. Je me laissais guider, transporter par une lumière intérieure, qui soudain, m'aveuglait. Je fermais les yeux, pour mieux comprendre jusqu'où je pouvais aller. Ce fut à cet instant précis que le peintre décidait de nous faire visiter son antre magique.

J'étais tellement obnubilé par cette douce quiétude, dans laquelle je me trouvais enveloppé, que mes amis ont dû me secouer pour me faire revenir sur terre. Avant de nous rendre à l'atelier du maître, celui-ci nous

accordait des minutes d'une rare émotion. Dominant sa maison, un petit bois abritait un salon de jardin, entièrement confectionné à la main. Ce qui était déjà une merveille.

Les surprises se sont épicées, à l'instant précis où nous entendions à travers les branchages, s'échapper les chœurs de Nabucco. Pour une mise ne condition, c'en était une, et une belle. Ce n'était qu'un début, une sorte de mise en appétit. Le cœur serré, je me demandais bien en entrant dans l'atelier, ce qui se mijotait derrière le regard de plus en plus mystérieux de l'artiste. Il était clair qu'il se tramait quelque chose, dont lui seul, connaissait l'existence. Bon joueur, je suivais le mouvement, sans trop spéculer sur la suite de la visite.

L'atmosphère de cet endroit, aux senteurs divines, grâce aux toiles d'une part, mais surtout la personnalité de son locataire, me pénétrait jusqu'au fond des entrailles. Je n'ai jamais été un orfèvre en art pictural, mais ce jour-là, j'étais subjugué. Plus nous nous approchions du centre de la pièce, plus j'avais du mal à avaler ma salive. De la vie du Christ et son chemin de croix, aux scènes les plus marquantes de l'histoire de l'Évangile, chaque tableau était une authentique œuvre d'art. Ce fut alors l'apothéose. Après m'avoir fait asseoir sur une chaise, il dévoilait avec majesté son dernier chef-d'œuvre. Là, je ne savais plus quoi dire. Il avait traduit son autoportrait, qu'il revendiquait comme étant le visage du Christ.

Les minutes qui ont suivi seront éternellement présentes dans mon âme. Pour rien au monde, je ne voudrais les effacer de mon subconscient. Hypnotisé par la profondeur de ce regard d'un bleu saphir, scintillant des mille feux de l'amour, je me laissais emporter dans un tourbillon féérique. Le brouhaha ambiant s'estompait rapidement, au profit d'un silence absolu, dans mon esprit uniquement bien entendu. Je



me séparais sans le vouloir du présent. Le tableau était soudain, comme enveloppé par un léger brouillard, d'un blanc aussi pur qu'éclatant. Je ne pouvais plus rien voir d'autre, que l'immensité du message, contenu dans ce regard merveilleux.

Plus question pour moi, de tenter quoi que ce soit pour quitter cet univers envoûtant. Plus je fixais les yeux du portrait, plus je sentais la chaleur m'envahir. Très vite, je m'isolais totalement du reste du groupe. La communication avec le Tout-Puissant était établie par l'intermédiaire de ce tableau. Je ne le savais pas encore à ce moment. Je me laissais envahir de cette douce volupté, qui me parcourait le corps tout entier. L'échange était tellement puissant, que j'ai pu voir des larmes s'écouler des yeux de plus en plus brillants du portrait. Mirage, illusion ? En étant pragmatique et réaliste, il est clair que c'était dans mon esprit.

En attendant, à ce moment-là, ce n'était pas une illusion pour moi. Les yeux scintillaient de plus en plus, le visage tout entier me donnait l'impression de s'animer. Je restais médusé un très long moment, avant de reprendre contact avec la réalité. Tout le monde avait disparu. J'étais seul, face à moi-même, en train de méditer sur ce que je venais de vivre. Combien de temps a duré cette épreuve ?

Un peu plus tard, je rejoignais le groupe, qui se promenait dans les allées du parc. Je n'étais pas parvenu jusqu'à eux quand soudain, une violente migraine me clouait sur place. Jamais de ma vie, je n'avais souffert de cette façon. Plus j'avancais, plus la douleur augmentait. Je sentais mon œil gauche se fermer lentement, puis laisser échapper un flot ininterrompu de larmes. Les derniers pas devenaient un véritable calvaire. Je me sentais lourd, comme attiré fermement par la terre. Tout se mettait à tourner autour de moi. Le mal empirait toujours. Terrassé par ce mal

de tête infernal, je perdais l'équilibre et m'effondrais lourdement. Aussitôt dans le groupe, c'était l'affolement et la panique. Je n'y voyais presque plus, mais j'entendais clairement tout ce qui se disait. Commotion cérébrale, hémorragie interne, rupture d'anévrisme. Quelles n'étaient pas les supputations les plus invraisemblables ? Quoi qu'il en ait pu être, je restais cloué au sol, incapable de faire le moindre geste.

Seul mon ami gardait sa lucidité. Presque amusé, il s'est penché vers moi et m'a caressé la tête, avec une tendresse absolue. Au travers des bribes de phrases que je pouvais intercepter, je comprenais qu'il était en train de faire référence au Tout-Puissant. Sur le moment, à l'épicentre de la migraine, je n'avais pas envie de l'entendre raconter ses salades.

Je n'étais pas en mesure d'analyser, ce qu'il était en train de me communiquer avec tout son amour. Ce qui m'irritait le plus sans doute était le ton avec lequel il me parlait. Un tantinet ironique, pour ne pas dire sarcastique. Ne lui avais-je pas manifesté une sorte de mépris, à l'égard du Tout-Puissant en arrivant ? La méchanceté n'était pourtant pas au rendez-vous. Il s'amusait tout bêtement. Il faisait une sorte d'apologie de ma foi, en m'expliquant que désormais, j'avais des comptes à rendre à Dieu. L'heure de la confrontation venait de sonner. Sa désinvolture ne paraissait pas faire l'unanimité dans le groupe. Le ton montait vite. Ce regain de violence, me permettait de reprendre contact avec la réalité, en quittant cet état presque second dans lequel j'étais.

Il en a profité pour réitérer les propos qu'il venait de me transmettre. Pour lui, à la stupeur générale, Dieu venait de se manifester. C'était le seul moyen dont Il disposait pour venir en moi, et me prouver qu'Il existait bel et bien. Pour mon ami, je venais d'être choisi par Le Tout-Puissant. Je devais conforter ou non cette

hypothèse. Je n'avais guère d'autre solution, que d'accepter ce qu'il me conseillait. Je devais retourner devant le tableau, renouer le contact précédent et enfin, engager le dialogue avec Dieu. Lui seul, pouvait faire disparaître ma migraine. J'avais tellement mal, que j'aurais fait n'importe quoi. Je n'offrais aucune résistance. Seules, les forces me manquaient.

Cloué au sol, je ne pouvais pas bouger le petit doigt. Je me voyais mal en train de me lever. J'essayais, au prix d'efforts surhumains, de quitter ma mauvaise posture. Allongé sur l'herbe, en d'autres circonstances, cela était plutôt agréable. Bien qu'en cette pénible circonstance, j'étais loin de songer à la bagatelle. Entre deux spasmes vaporeux, je tentais une nouvelle fois de quitter cette fâcheuse posture. Je sentais mes jambes et mes bras, comme vidés de toute énergie. J'avais l'impression de fournir des efforts surhumains. Hélas, j'échouais dans chaque tentative. Le nez dans la poussière, je voulais renoncer.

Tant bien que mal, soutenu par mes amis, je regagnais ma chaise dans l'atelier. Seul de nouveau, face à mon destin, je fixais du mieux que je pouvais au travers d'un écran de larmes, le portrait de mon ami. J'avais des nausées, je transpirais, je grelottais en même temps. La peur, le trac, l'angoisse et la fascination, tout était là pour créer un climat vraiment cauchemardesque. Si pour l'artiste, le dialogue était simple, je ne voyais pas comment, j'allais pouvoir m'y prendre.

La seule chose dont j'étais conscient, durant ce laps de temps, c'était que quelque chose de puissant était en train de se passer. Dominant du mieux que je pouvais mes craintes et ma douleur, j'essayais de fixer les yeux sur le tableau. Ma tête avait du mal à rester en équilibre. Je devais forcer pour la garder verticale. Je ne distinguais que vaguement la toile. Dur dans ces

conditions, de fixer les yeux. Néanmoins, au prix d'un effort surhumain, j'établissais une fois encore le contact. Le même scénario se produisait. Le halo de brouillard blanc, les yeux qui scintillaient, les larmes qui s'en échappaient. Je restais d'abord muet, avant de murmurer en balbutiant comme un enfant, mes premiers mots envers Dieu. Je me sentais presque ridicule. J'avais honte. Les miracles, je n'y croyais pas plus que ça. Si c'était vrai ce que venait d'affirmer l'auteur du tableau ?

Il fallait à tout prix que je dépasse mes préjugés. Oubliant mes tabous, j'engageais alors de manière plus authentique, le dialogue avec Le Tout-Puissant. Timidement tout d'abord, puis avec plus de conviction, je Lui demandais avant tout de supprimer ma migraine. J'avais besoin de sentir cette présence, jusqu'ici imaginaire à mes yeux. Ce fut alors le miracle. À peine avais-je terminé ma phrase, que je sentais la migraine disparaître, s'évanouir ! Dès cette seconde, je sentais mon esprit se mobiliser, autour de cette force divine. Plus librement, je me confiais au Tout-Puissant.

Je faisais une sorte de rétrospective de ces vingt années écoulées. Étape par étape, je retraçais mon chemin de vie, essayant de justifier la valeur des messages que je comprenais enfin. Vingt ans, pour découvrir Dieu. Vingt ans, pour engager le dialogue et apprivoiser cette peur viscérale, qui tétanisait mon corps. Vingt ans enfin, pour quitter les sentiers battus des idéologies préconçues, qui m'enfermaient dans le carcan des doutes. Je pouvais grandeur nature, authentifier toutes les vibrations qui m'avaient parcouru tout entier depuis plus d'une année.

Plus ma voix devenait claire et limpide, plus les yeux du portrait vibraient et scintillaient. Libéré de mes tabous, je me sentais léger, à l'aise. J'éprouvais un sentiment merveilleux de bien-être et d'apaisement

moral. Tous mes masques fondaient les uns après les autres. Pour rien au monde, je ne voulais écouter ce tête-à-tête extraordinaire. Plus j'élaborais les hypothèses, étayant ma vie, plus je ressentais la présence du Tout-Puissant. Au bout de quelques minutes, j'étais totalement libéré. Je Lui parlais à mon tour, comme à l'ami qu'Il n'a jamais cessé d'être depuis. Vivifié, régénéré, et surtout soulagé physiquement et moralement, je rejoignais de nouveau le groupe.

Le douze juillet quatre-vingt-sept, le jour de mes trente-huit ans, était désormais sacré pour moi. Durant toute la journée, je n'étais plus présent. Mon corps jouissait presque solitaire, des bienfaits du bonheur qui émanait de l'hospitalité de mes amis. Mon esprit, lui, était focalisé sur tout ce qui venait de se passer, entre Dieu et moi.

Durant presque tout l'après-midi, et une grosse partie du lendemain, les yeux du portrait scintillaient devant moi. Épisodiquement, je revenais sur terre, pour m'imbiber des conseils de mon ami. Il était devenu pour moi, le messager du Tout-Puissant, celui que je devais écouter pour peaufiner le message que je venais de recevoir.

Ce cher artiste avait été très clair à ce sujet, le plus dur restait à faire. Se sentir investi d'une mission, c'était bien. Découvrir dans quelle direction orienter mes recherches, cela me paraissait déjà plus difficile. Une chose était certaine et absolue, je ne me sentais plus du tout le même homme. Tout, dans mon comportement, attestait de cette métamorphose. J'étais tellement imbibé de cet honneur d'avoir été choisi, que j'évitais d'en parler par peur de décevoir Le Tout-Puissant.

Le peintre, conscient de ce qui se passait, limitait cet excès de ma part. En aucun cas, je ne devais changer quoi que ce soit dans ma façon d'être. Il nuancait

intelligemment la situation. Au fond, ce n'était pas Dieu qui m'avait choisi, mais moi, qui étais venu vers Lui. Je venais d'ouvrir mon cœur et mes yeux sur une réalité, oubliant ce qui avait pu m'être enseigné jusqu'ici. En aucun cas, je ne devais perdre ma personnalité. Le Tout-Puissant n'avait que faire d'esclaves asservis. En quelques mots, il me replaçait sur le bon chemin.

Cette notion de choix personnel, au détriment du fantasme d'avoir été «Élu», me permettait de retrouver en même temps que mes esprits, la confiance en moi. Le plus important, et le messager se chargeait fermement de me l'inculquer, c'était de ne jamais se prendre pour le Messie.

Avec sa bonhomie légendaire, il me disait : *«Il appartient à chacun d'entre nous, de diriger sa vie comme bon lui semble. Dieu est là pour tout le monde. Il ne fait pas de préférence et ne dénigre personne. Ce n'est pas Lui qui vient à nous, mais nous qui prenons ou non, conscience de son existence»*. Ces précisions étaient de la plus haute importance pour moi. En résumé, si je comprenais bien son message, plus les gens se prennent pour des «Messagers», plus ils sont à côté de la plaque. Avec trente ans de recul bientôt, je réalise à quel point il avait raison.

\* \*

\*

Dès lors, l'attente commença. Jour après jour, grandissait en moi l'envie de m'accomplir dans quelque chose. Oui, mais quoi ? Était-ce la poésie ? La littérature ? La radio ? Certes, j'adorais écrire, créer des personnages, des situations, mais je ne me sentais vraiment pas, l'âme d'un écrivain. Si j'en croyais ce qui m'avait été dit, je possédais en moi un Don, que je

devais exprimer. Mis à part celui de savoir-faire des bêtises, je ne m'en connaissais pas d'autres ! Cependant, force était de constater qu'en ce qui concernait mes poèmes, une nette différence apparaissait.

J'avais écrit jusqu'ici, comme je pensais, de manière désordonnée. Depuis le mois de juillet 1987, mes vers prenaient une tout autre allure. Les messages eux-mêmes étaient véhiculés d'une autre façon. L'agressivité en moins, mes poèmes devenaient plus authentiques. Je restais très sceptique néanmoins, à propos d'une éventuelle carrière littéraire. D'autant que je réalisais que transcrire la vie n'était pas de bon aloi. Toute vérité n'était pas bonne à dire ou à écrire, mais encore moins, à lire ou à entendre. Sur ce point, c'est pire encore au vingt-et-unième siècle !

Je reprenais quand même la scène, et promenais avec détermination mes pulsions poétiques à travers ma région. J'adorais les défis, et ne m'en privais pas. Devant des parterres aussi différents qu'insolites, j'écumais les scènes. Je ne gagnais pas un sou, mais j'étais fier de me sentir libre, d'exprimer ce que je ressentais. Ma fille ne me quittait pas bien entendu. De foyer en studio, nous étions quotidiennement liés l'un à l'autre. Difficile dans ces conditions, de pouvoir établir une relation affective avec une petite amie.

Cette vie de bohème n'était pas du goût de mes Parents. J'avais besoin, pour me trouver d'une manière absolue, de faire le vide en moi. Il fallait que je m'échappe, du calvaire imposé par l'argent. J'étais au chômage non par fainéantise, mais bien pour trouver la lumière. Cette période aura été vraiment très dure. Je devais aller jusqu'au bout. Ces mois de vache maigre avaient pour but de m'écarter de toutes les tentations pécuniaires, basement matérialistes. L'attrance pour le confort matériel, devait-elle aussi disparaître ? C'était